

Sur une colonne brisée

Jacques Julliard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3510>

DOI : [10.4000/ccrh.3510](https://doi.org/10.4000/ccrh.3510)

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 janvier 2009

Pagination : 115-117

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Jacques Julliard, « Sur une colonne brisée », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 43 | 2009, mis en ligne le 16 novembre 2011, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3510> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccrh.3510>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Sur une colonne brisée

Jacques Julliard

- 1 D'où viennent les opinions ? Où sommes-nous allés chercher les nôtres ? Cette question, d'apparence anodine, est pourtant l'une des plus fondamentales et des plus difficiles en sciences sociales. C'est à elle, sous des formes diverses, de la sociologie politique aux techniques de la mesure de l'opinion publique, que Jacques Ozouf a consacré l'essentiel de sa vie de chercheur. C'est lui notamment qui a conçu le projet connu sous le nom de « Rouges et Blancs » ; qui en a conçu l'économie d'ensemble, choisi les terrains d'études. Il n'est pas étonnant que du jour où il ne fut plus en mesure de la diriger, l'entreprise rencontra des difficultés. Elle produisit des travaux de valeur, mais n'aboutit pas dans son ambition de départ qui était, il faut le souligner considérable, tant les théoriciens et les chercheurs qui s'y étaient attelés dans le passé étaient nombreux et estimables.
- 2 C'est pourquoi, quand je pense à mon ami Kjo, maintenant qu'il nous a quittés, c'est l'image d'une colonne brisée qui s'impose à moi. Une colonne, à cause de sa verticalité, de sa massivité aussi. Jacques avait l'art des nuances, mais il ne s'en servait jamais pour se dissimuler à lui-même et aux autres les conséquences de ses choix initiaux. En cela, fort différent, et il s'en vantait, de ceux que l'on nomme les intellectuels. En un mot, il ne jouait pas avec les idées. Il les respectait et servait du mieux qu'il pouvait celles qu'il avait une fois pour toutes adoptées. De la colonne, il avait la droitesse et la droiture.
- 3 Un jour, cette colonne fut brisée en plein élan vers le haut. Chacun de nous a encore ce drame présent à l'esprit et au cœur, c'est pourquoi je ne veux pas en parler davantage. Mais comme dans les reconstitutions architecturales de monuments du passé, il existe des transparents qui prolongent les lignes et donnent au projet son visage final, celui qui avait été entrevu par son créateur.
- 4 Que reste-t-il de Jacques Ozouf sur le plan scientifique ? Beaucoup, cette journée vient de le montrer avec abondance. Le plus frappant peut-être, c'est la cohérence, celle qui m'était apparue très tôt, au fur et à mesure que je le fréquentais, comme collègue et comme ami. Cette unité était celle de sa personnalité, je dirais même de son personnage, dans le champ à la fois affectif et scientifique du lieu et de l'époque : l'École des Hautes Études, le troisième quart du XX^e siècle. Car si proche que l'on pût être de lui, on

découvrait vite qu'il y avait en lui des préoccupations qui lui étaient propres, une manière de les faire avancer, empreintes à la fois de hardiesse et de classicisme.

- 5 C'est ici que je veux dire un mot de la double vocation d'historien et de journaliste qui était la sienne. Non seulement parce que je m'y retrouve moi-même entièrement, mais parce que chez lui aussi, cette double vocation n'en faisait qu'une. D'ordinaire, ce que l'on nomme une vocation est fait d'une multiplicité de mécanismes et de cliquets, de bifurcations, d'écluses et de biefs qui, quand on examine une vie, donne aux hasards successifs de l'existence l'illusion rétrospective de la nécessité. Dans le cas de Kjo, rien de semblable. Il s'est approché à chaque moment aussi près que possible de ce qui faisait son projet. Les incidents et les accidents de sa vie ne l'ont jamais détourné de ses préoccupations les plus fondamentales.
- 6 De quoi s'agissait-il, en somme ? Un mot pour désigner l'essentiel, c'est le mot République. Il s'agissait pour lui, à travers ses études sur les institutions et la scolarisation, sur le lire et l'écrire, sur les opinions et les croyances politiques, de faire avancer la science de ses propres convictions. La République, elle est troisième du nom : elle se présente, avec ses couleurs passées d'encre violette et de photos sépia, sous la figure de l'instituteur. Pour Jacques, la Troisième reste la matrice irremplaçable de la modernité démocratique parce qu'elle fait à l'éducation et à la pédagogie une place primordiale.
- 7 En revanche, il a toujours été méfiant à l'égard des institutions de la V^e République et aussi de son fondateur. Avec le présidentielisme, la matrice républicaine a été changée. Même modérée, elle est susceptible de n'importe quelle aventure.
- 8 Cela ne l'empêche pas d'être attentif à la modernité, qu'à la différence de tant de républicains, il accueille sans préjugés. À l'époque où il a commencé à s'intéresser à l'opinion, la France vivait encore sous le régime de la démocratie représentative, que les institutions de la V^e République n'avaient pas abolies. L'évolution des esprits dans le passage progressif de cette démocratie représentative à la démocratie d'opinion a été non moins importante que le changement de constitution ; elle ne s'est faite que progressivement. S'engager dans l'étude de l'opinion témoignait de sa part d'une vision très lucide de l'avenir. C'est peut-être ici qu'il nous manque le plus, car son étude attentive du phénomène, combinée à son esprit critique lui permettait de comprendre le passage qui s'est opéré. Il y a aujourd'hui beaucoup de spécialistes de l'opinion et de sa mesure : mais l'intelligence globale du phénomène nous manque encore ; Jacques Ozouf était celui qui nous aurait le plus fait avancer.
- 9 Cette présence au monde est ce qui lui permettait, comme je l'ai dit, d'établir la continuité entre la recherche historique et la presse. Les soirs d'élection, dès que les premiers sondages étaient connus, Jacques s'enfermait dans un bureau du *Nouvel Observateur* avec Mona et François Furet. On lui apportait les résultats au fur et à mesure. Il en ressortait au milieu de la nuit, le cheveu en bataille et l'œil allumé, avec à la main un article analytique qui faisait autorité non seulement au journal mais dans toute la presse nationale – Jacques pensait que ce qui faisait l'unité de nos études n'était ni la discipline, ni le support – le journal en valait un autre – ni la chronologie, mais le problème. Et l'enquête qu'il suscite.
- 10 J'ai parlé de colonne. Oui, il y avait, au sens le plus fort du terme, du monolithe en lui. Son exigence d'authenticité ne s'est jamais démentie. Le paraître, l'esbroufe, l'obsession médiatique étaient, pour lui, le péché contre l'esprit. Moins il y a d'apparence, plus il y a

de présence. C'est pour cela que lorsque Kjo nous a quittés, sa présence est restée si forte parmi nous.

AUTEUR

JACQUES JULLIARD

EHESS/CRH